

## Chapitre 1

Dans lequel le personnage, supposé principal, arrive place Saint-Michel

Dans le hall de l'aéroport déjà, en quittant le tunnel qui sortait de l'avion comme à l'hôpital un tuyau du flanc d'un enfant blessé, j'avais parlé à un chat et les gens m'avaient regardé. Ici les gens ne se parlaient pas, ou très peu, et certainement ils ne parlaient pas à d'autres êtres vivants. Peut-être le haut-parleur remplaçait-il les dialogues ? Mais je n'avais pas le temps de méditer sur ces questions : j'étais venu en France pour des motifs importants et j'avais fait un long voyage.

Je voulais rejoindre mon hôtel à Paris le plus tôt possible. Je pensais qu'il y avait une navette rapide ou des taxis comme à Toronto. Mais j'entendis quelqu'un maugréer contre une grève et je vis que les voitures étaient immobilisées partout autour de ce petit aéroport. L'endroit s'appelait Roissy. Je descendis prendre un train express nommé RER et je cherchai un guide ou un contrôleur. Il n'y en avait pas. Je pris place dans un wagon. Mon voisin était un homme originaire de l'Afrique, sans doute ; il portait un bonnet noir orné du logo d'une marque de chaussures. Je lui demandai, en faisant très attention à mon accent :

— Savez-vous si ce train va jusqu'à Saint-Michel ?

Il me dévisagea. Il regarda mon turban. Il dit une courte phrase — incompréhensible pour moi.

Je me tournai vers un autre homme originaire de l'Afrique et lui posai la même question. Il me dit :

— Il faut changer à Gare du Nord.

— Merci, Monsieur.

Je joignis mes mains bien à plat et m'inclinai légèrement dans sa direction. Il eut l'air surpris. Sûrement ces gens sont très fiers et n'aiment pas qu'on les remercie, pensai-je. Étrange... Puis je regardai le paysage. Il n'y avait rien. C'était effrayant. Il n'y avait rien à contempler, rien à examiner, rien à aimer, rien. Des entrepôts et des parkings ou des voies à perte de vue.

Paris n'est sûrement pas comme la Ville Sainte, pensai-je. Il est impossible que ce soit le même genre de ville. J'examinai le bout de mes chaussures, puis les portières du wagon, en jetant un œil autour de moi le plus discrètement possible. Un homme jeune lança un regard mauvais à mon voisin l'Africain, ainsi qu'à mon frère l'Africain qui m'avait renseigné. Puis ce même homme jeune me considéra d'une façon très méprisante. Je songeai que mon turban était sûrement peu acceptable et bizarre aux yeux des gens de ce pays.

L'homme jeune s'assit et alluma une cigarette. Très loin dans le wagon, une voix cria :

— C'est interdit de fumer, ici !

L'homme jeune se leva et cria :

— C'est interdit d'être une c..., aussi !

Je ne comprenais pas le mot qu'il avait prononcé. Furieux, il tira sur sa cigarette, inspira des bouffées d'air vicié et descendit à l'arrêt suivant.

J'étais soulagé : il représentait un tel manque d'harmonie que l'atmosphère était devenue lourde, pesante, et s'était un peu allégée quand il était sorti du train. Mais beaucoup de gens semblaient eux aussi être la proie d'entités négatives : l'ambiance dans le wagon était épaisse. On aurait dit une substance collante qui risquait de se solidifier. De la chitine — les escargots ferment ainsi leur coquille. Les personnes étaient closes. Il y avait du goudron sous leurs pieds, derrière leur dos. Je me mis à prier.

Les gens à Toronto ne sont pas du tout comme ça.

Enfin je parvins à cette « station Gare du Nord ». Je tirai ma lourde valise. Personne ne proposa de m'aider. Heureusement, j'avais acheté un modèle à quatre roulettes doté d'une poignée rétractile. Les gens ici paraissaient l'être. Rétractiles. Et hostiles : déjà ennemis — avant de s'être parlés. Mais ils ne se parleraient pas.

J'arrivai place Saint-Michel et je quittai les souterrains. Je me sentais oppressé. L'air frais me fit du bien. Je détaillai avec curiosité les petites maisons. Ainsi c'était cela, Paris ? De petites maisons, des immeubles comme autrefois, une grande église. J'étais très étonné. Et un peu rassuré aussi. Cela ressemblait un peu à ma ville natale, en Inde. Mais cela ne ressemblait pas du tout à Toronto. J'allai contempler le fleuve. Je posai ma valise contre le parapet du pont et me penchai un peu. Un fleuve ! Un petit fleuve, certes, mais quand même un fleuve. Il ne faisait pas très froid. Je songeai à descendre sur le quai en laissant ma valise auprès du fleuve et à m'y baigner. Mais il me fallait d'abord savoir si c'était légal. J'avisai un homme qui faisait commerce de livres, installé devant de grandes boîtes vertes.

— Monsieur, est-il licite de se baigner dans le fleuve ?

— Dans la Seine ? Non mais, ça va pas ? ...Oh pardon !

Il me détailla.

— Pardon, je vois que vous êtes Pakistanais.

Je sursautai.

— Non monsieur, je suis d'origine indienne, répliquai-je.

— Ah ? Un Indien, de l'Inde ?

— Oui, Monsieur. Il n’y en a pas d’autres.

— Aah, mais pardon ! Il y a des Indiens aux États-Unis, ils étaient même là avant les Américains et...

— Non Monsieur. Ce sont des gens de nationalité cherokee, ou apache, ou ute. On les nomme : Cherokees, Apaches, Utes. Les Indiens sont des peuples de l’Inde. C’est Christophe Colomb qui a baptisé par erreur les personnes de l’Amérique : Indiens, car il croyait être arrivé « aux Indes ».

— Aah, mais pardon !...

Toute cette discussion dura quelque temps. J’étais très heureux d’avoir trouvé un interlocuteur. Mais à force de parler de l’Amérique, de Vespucci, des grandes migrations, d’un texte de Montaigne sur les sauvages, de diverses qualités de savon que l’on peut acheter à Paris et bien sûr de l’Inde, je n’appris rien de conséquent sur l’interdiction de se baigner dans ce fleuve qu’il appelait la Seine. Pourtant, chez moi, en cette saison, à Vārānasī, tout le monde a le droit de se baigner dans la Gange. (Nous disons *la* Gange. Les étrangers lui donnent le genre masculin. Pourtant, ici, les gens disent « la Seine, la Garonne... » Cependant ils veulent à toute force dire *le* Gange. Étrange.) Je me dirigeai vers mon hôtel en tirant ma valise avec ardeur.

Pourquoi donc étais-je venu à Paris ?

L’atmosphère de cette ville m’avait abruti. Je ne me souvenais plus de rien. J’avais dormi quinze heures.

Le réceptionniste était désolé : il n’avait aucune chambre avec cheminée. J’aurais voulu du bois et un vrai feu pour me réconforter : impossible.

Dans la suite que j’avais réservée se trouvaient beaucoup de meubles. Quelqu’un avait laissé un magazine intitulé *TéléNouvelObs*. Je le feuilletai et trouvai l’image d’une jeune comédienne blonde. Une française qui était jolie, mais dont les yeux étaient vides : une âme jeune. Ou peut-être une âme détruite.